

LE PETIT MARTYR Sur un Banc.

(LEGENDE HONGROISE)

Me trouvant un jour à Nagy-Szeben, j'eus la curiosité d'assister à une réunion de Roumains. Un des assistants attirant mon attention, son visage au teint brun, était revêtu par un formidable coup de sabre.

— Vous regardez cet homme? me dit mon voisin. Il a une physionomie intéressante.

— C'est vrai, examinez-le attentivement et voyez la cicatrice qui traverse son visage.

Elle provient d'un coup de sabre demandai-je.

— Non, c'est une malediction, me regardait mon interlocuteur, qui me dit:

— Sortons, et je vous raconterai la chose en faisant un tour de jardin. Nous allâmes des cigares et j'entendis le récit suivant:

En 1849, les Empereurs, de concert avec les Roumains assiégèrent une petite ville hongroise défendue par une poignée de Hongrois et par les habitants.

La résistance de la ville irritait le commandant autrichien qui déclara que tout homme pris les armes à la main, serait fusillé.

Un village finit par succomber et le commandant autrichien tint parole. La lutte avait été ardente et des cris de colère et des vociférations que les soldats s'emparèrent de la dernière maison et en firent sortir ceux qui l'avaient défendue.

Parmi eux se trouvait un homme jeune encore que suivait un garçonnet de treize ans, son fils. Un instant plus tard, les deux victimes étaient adossés au mur. Un officier s'approcha et considéra le bel enfant énergique, au regard où brillait une flamme.

— Arrêtez, commanda-t-il, aux soldats prêts à faire feu. Ce gamin n'est-il battu avec les autres?

— Oui, répondirent les soldats. — C'est dommage, murmura l'officier, en jetant un regard de compassion sur l'enfant qui tenait la main de son père.

— Monsieur, dit le père, je vous prie d'excuser, accordez-moi une grâce. Permettez-moi d'envoyer l'argent que j'ai dans ce portefeuille à ma femme qui est près d'ici dans une retraite sûre.

— A ce moment survint le colonel, accompagné de quelques officiers et d'un chef roumain, le tribun. Le père renouvela sa demande.

— Par qui voulez-vous envoyer cet argent? demanda le colonel.

— Par mon fils.

— Les officiers murmurèrent. Le père regarda son fils. Il regarda l'enfant, ses vêtements étaient en désordre et portaient des traces de poudre.

— Vous croyez que je veux sauver mon fils, dit le père, soyez tranquilles, il reviendra.

— Je reviendrai, monsieur l'officier, déclara l'enfant d'un ton ferme, ne croyez pas que je veuille fuir.

— Bien, répondit le colonel, prends l'argent et fais vite.

— L'enfant prit l'argent que son père lui remit et s'éloigna en courant. Les officiers suivirent d'un regard étonné l'enfant qui disparut bientôt. Seul le tribun l'avait considéré avec colère, comme un sautoir regarda la proie qui s'échappa de ses serres.

Les officiers entrèrent dans l'auberge voisine laissant le tribun avec ses hommes.

Ceux-ci se mirent en mesure d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu et vingt coups de fusil partant en même temps mirent fin à la vie du pauvre père.

C'est dommage d'avoir laissé échapper le gamin, dit un père de la montagne.

— Laisse donc, lui répondit un de ses compagnons, cela regarde les officiers, c'est leur affaire.

— Vous, tribun, s'écria un de ces hommes, mon Dieu, le gamin revient!

— Les yeux du tribun étincelèrent. L'enfant hors d'haleine, accourait vers le lieu du supplice. La sueur perlait sur son visage enflammé et ses cheveux collaient sur son front.

— Fendant les Roumains étonnés, il s'approcha du mur où l'attendait un terrible spectacle.

— Oh, monsieur mon cher père, pourquoi ne m'avez pas attendu? s'écria-t-il en sanglotant et il se jeta sur le corps couvert de sang.

— Le visage du tribun s'était contracté, comme si une lutte s'engageait entre sa colère et le sentiment qui lui inspirait tant d'énergie, tant de force morale chez un enfant, puis faisant un effort, il rugit d'une voix terrible:

— Fusillez-le!

— Vingt coups de fusil retentirent ensemble: c'en était fait, le corps criblé de blessures s'affaissa tandis que le courage, la force, l'honneur, ce qui avait fait l'héroïsme pure s'élevait vers les hauteurs immaculées du ciel, vers le Tout-Puissant.

Un peu plus tard, les officiers sortirent de l'auberge; le colonel, comme s'il se fut subitement souvenu de quelque chose se dirigea vers le tribun.

— L'enfant est revenu! lui demanda-t-il.

— Il est revenu.

— Revenu! s'écria le colonel surpris.

— Oui.

Elle avait répondu, avec un battement rapide des cils qui trahissait son trouble: — Admirable, en effet, monsieur! Un silence s'était fait. Le petit pied avait battu le rappel sur le sable; avec plus d'ardeur. Mais, en même temps, l'œil bleu, furtif, avait détaillé l'interlocuteur.

Il était grand, mince, brun; il avait le sourcil saillant, le regard loyal. C'était peut-être l'idéal rêvé. En tout cas, il se faisait si beau qu'elle ne se sentait pas d'humeur froche, et puis elle se sentait admirée.

Rompant de nouveau le silence, sorti de sa poche, une mignonne boîte émaillée, et d'un geste entraînant: — Mademoiselle acceptez-vous?

Elle avait souri, plongé l'extrémité de ses petits doigts dans la boîte, dit gentiment: (Merci!) et croqué une dragée du bout de ses dents blanches.

Insensiblement, la confiance était née. On avait causé; on avait parlé poésie. Lui aussi, il aimait les vers et en récitait. Puis, le soir venu, elle s'était levée rougissante, confuse: comme il était tard! Il lui avait serré doucement la main et l'avait suivie d'un long regard.

Un traquenem de feuilles sèches me tira de mon rêve.

C'était mon vieillard de tout à l'heure qui, appuyé sur sa canne, s'en allait d'un pas traînant, et maussade, sans même jeter un coup d'œil à sa voisine.

Le soleil se couchait. La solitude se faisait. Un petit frisson me secoua aux épaules, et je me levai pour partir à mon tour.

Ce ne fut pas sans donner un regard mélancolique à la frêle silhouette de la vieille demoiselle, encore assise à sa place, songeant peut-être, en cette fin de journée automnale bien faite pour les souvenirs décevants, au temps où elle était fraîche et belle comme moi.

Un traquenem de feuilles sèches me tira de mon rêve.

C'était mon vieillard de tout à l'heure qui, appuyé sur sa canne, s'en allait d'un pas traînant, et maussade, sans même jeter un coup d'œil à sa voisine.

Le soleil se couchait. La solitude se faisait. Un petit frisson me secoua aux épaules, et je me levai pour partir à mon tour.

Ce ne fut pas sans donner un regard mélancolique à la frêle silhouette de la vieille demoiselle, encore assise à sa place, songeant peut-être, en cette fin de journée automnale bien faite pour les souvenirs décevants, au temps où elle était fraîche et belle comme moi.

EN TERRE D'EXIL.

Bingen: Au mois de juin, la chaleur de la journée est torride; sur les quais où accostent les bateaux à vapeur, la poussière s'envole en tourbillons gris, poussée par un vent chaud. J'attends l'heure du départ, assis sur une caisse qui attend, comme moi, d'être emballée sur la Danzig-Bohl.

Le vieux Rhin, énorme, indifférent et bleu, coule sans avoir gardé une seule goutte du sang tant de fois répandu pour lui.

Il coule impassible, sans souvenir, sans pitié, dans son lit impérial que protègent encore, jusque dans leurs ruines, les hautes rochers, les murailles démantelées cachent les tours pacifiques et charmantes qui s'épanouissent sur les anciens chemins de ronde et bouchent les meurtrières fleuries; elles conservent leur aspect batailleur des anciens jours; elles s'élevaient, comme une menace sur leurs fortifications naturelles, et s'avancent au-dessus du fleuve comme des sentinelles vigilantes et dangereuses.

Où plutôt, non. Ne nous ingérons pas à faire tenir aux choses un langage qu'elles ont cessé de parler.

Le tintement d'une cloche s'est fait entendre, la route est, soufflant un panache de fumée blanche comme la laine, vers le ciel s'élève l'avance joyeux et rapide le bateau à vapeur. On s'agit sur le quai. Des porteurs sont rangés derrière leur voiture à longs brancards pour charger les bagages des voyageurs et les conduire jusqu'aux hôtels qui s'alignent tout près, le long du Rhin.

Les débardeurs préparent le chargement, roulent des tonneaux de bière, emplissent des paniers pleins de volailles effarées. D'autres hommes se tiennent prêts à recevoir la cargaison qu'on lancera du bateau pour le ramener. Dans leur jambe grouille le poisson, les légumes, identiques dans sa variété, fréquents dans les montagnes de Suisse comme dans les bords du Rhin et les lacs d'Italie.

Quelques minutes suffisent à embarquer. Le *Muscheln*, ou "Tour de Souris", fuit devant les yeux, ainsi que les larges dégrés s'étendent les vignes du fameux Ridesheim qui brille dans les verres comme de l'or vierge. Le bateau s'engage dans le *Traut Bingen*, il entre dans le long et tortueux couloir où le Rhin se fraye à si grand peine un passage jusqu'à St-Gour.

Le pont est encombré de monde. Les passagers sont assis tantôt sur des bancs, tantôt sur des sièges pliants. Déjà, on commence à servir à manger et à boire. Les théières fumantes sont placées devant les Anglais; les Allemands s'installent devant de coquets carreaux au lait et les Français boivent, tout en circulant, un verre de vin du Rhin.

Les Biederer s'ouvrent sur les genoux, les cartes se déplient et, au bout des lunettes, on regarde, comme un décor d'opéra, derrière les paysages fantastiques.

Que parlons-nous de meurtrières et d'aspects menaçants? L'opéra, c'est le lieu qui convient. En passant auprès des rochers, des pres de *Lorelei*, toute une troupe de petites filles, conduite par une matresse d'école, chante à pleins poumons les vers inspirés à Henri Heine par la légende, et si populaires en Allemagne:

Die Lorelei nicht, was soll es bedenten, Dass ich so traurig bin.

Pourquoi tant de tristesse pèse aujourd'hui sur mon âme? Interroge le poète amer dont le cœur plein de chagrin s'empare en si douces chansons. Pourquoi? Peut-être, d'instinct, de voir les compagnons peut-être, par toi, manger tant de café au lait, et mêler toujours, dans un horrible mélange, la poésie avec la digestion.

Non, ces châteaux n'ont plus rien de romantique, ils sont en captivité, et ne servent plus qu'aux vains ornements d'un pays pittoresque. Le temps est passé des vieux, des barons cuirassés et des cheuchées

hardies. Le cours du Rhin est libre, c'est le rendez-vous banal des touristes par milliers, et sur les mêmes tables s'écoulent à côté et se rejoignent, des hommes de toutes les nations. Les eaux du fleuve peuvent couler limpides comme un miroir poli qui renvoie la lumière et ne l'absorbe pas, sans soulever des images disparues qui s'y sont mirées.

Ces grands troubles, même les plus profonds de nous, sont au moins pointus, ils ont, avec le temps, tombés au fond du vase, comme le dépôt d'un liquide agité; ils appartiennent au domaine de l'histoire qui juge sans passion et sans haine, enregistre, établit le compte de chacun et fait la balance.

D'ailleurs, voici Coblenz qu'annonce son pont majestueux, et qui précède sa promenade ombreuse, longue avenue d'arbres, dont le feuillage épais forme un berceau de fraîcheur. On se repose sur le bord du Rhin. Le bras-le-déjà d'arrivée commence sur le bateau, coupant court aux réflexions.

Jolie ville que Coblenz, avenante à l'étranger, grande ouverte de tous côtés au soleil sur la campagne verdoyante et fleurie de jardins, entre Rhin et Moselle, toute en ombrages et en proménades.

L'une des plus belles excursions est celle de la Chartreuse — *Karthaus* — à Biedertal, contre le fleuve et son affluent. On y attendait par le chemin circulaire tracé dans les bois, et à mesure que l'on monte, par des échappées ménagées entre les arbres, la vue s'étend de plus en plus en plongeant dans les deux vallées fécondes à la vigne. Rien ne ressemble si peu au cours de la Moselle que celui du Rhin, mais à leur confluent, celui-ci, comme par une coquetterie pour celle qui se prépare à recevoir, dans son lit plus large, semble vouloir perdre la gravité de son caractère et composer sa voisine un peu de sa gaieté, de son charme. Les efforts pour plaire réussissent presque toujours, et, en vérité, c'est dans un pays merveilleusement préparé pour l'hymen, que le Rhin et la Moselle entrent à Coblenz, en se donnant la main.

Malheureusement tout le plateau de la Chartreuse sert de champ de manœuvres aux troupes allemandes; il est flanqué de deux ports qui ne sentent la ruine en aucune manière.

On a cruise à chaque instant des casques à pointe. C'est ce même plateau qu'on forma un camp en 1870, pour y parquer dix mille prisonniers français. Ceci donne à réfléchir, et l'histoire ne paraît plus comme hier, sur le pont du vapeur, une muse assis loin de nous.

Encore un pas, elle va non plus nous montrer une page écrite, mais nous faire toucher du doigt une plaie que nous croyions cicatrisée, et en dépit des saisons et des années passées, encore prompt à s'ouvrir. Dans un vaste enclos — trop vaste — fermé par une palissade de planches, sont entassés des centaines de petits monticules. C'est le cimetière des prisonniers français morts en 1870-1871.

Il y a un quart de siècle, et ils n'ont pas été vengés! — Tel est le premier sentiment qui pénètre, devant les restes de ces soldats ensevelis et qui dorment mal leur dernier sommeil en terre allemande. Certes, les Français ont partout conquis et partout, dans les quatre parties du monde, leur sang a coulé et leurs os blanchis ont été rencontrés par le soc des charnues étrangères. Mais ceux-là étaient morts dans des jours de victoire et ils étaient morts contents. Mort, certes, mais en vaincus. Tandis que ceux-ci n'avaient, même au champ de bataille, le fusil à la main. Ils étaient morts épuisés de fatigues, pris de maladie, minés de typhus, morts, à petit feu, de découragement et de douleur. Et par sa splendeur après-midi de juillet, où la campagne s'offrait si hospitalière dans l'éclat de sa verdure, dans le plein soleil de l'été, on se figurait le plateau de la Chartreuse au cœur de l'hiver, dénudé, exposé à tous les vents qui soufflent la neige et la glace sur des hommes à demi nus et sans chaussures, patatouillant dans le boue, milliers de Français et traités sans pitié par un vainqueur insolent. Que de désespérés, alors, que de misères restées inconscientes et qui n'ont pas été plaintes. Que d'hommes disparus, dont les familles n'ont pas retrouvé trace et dont les restes anonymes soulèvent ici un peu de terre! Quel champ de bataille, terrible aussi, que cet entassement de dix mille hommes sentant la mort lente des défaites rôder autour du camp et lutant contre elle malgré tout, dans la volonté de vivre quand même, de vivre pour vivre, de vivre... pour la revanche!

En revanche la longue captivité "Sagte Bismarck" souvent leurs regards se sont tournés du côté de la France, attendant un secours, espérant la délivrance, étonnés de ne rien voir venir; sans nouvelles, épiant en vain une inquiétude d'heureux présage, quelque trouble inaccoutumé, dans les allures impossibles des soldats prussiens.

Il y a vingt-cinq ans! Et depuis, rien.

Hier encore nous ne pensions plus à ces tristesses; c'était de l'histoire ancienne. Et voilà que devant ces tombes, nous sommes pris comme d'une fièvre.

Comme on oublie!

Pauvre gens, qui habitez l'empire des morts, sous la Chartreuse de Coblenz, sachez cependant que la mémoire de vos malheurs gonfle encore de larmes le cœur des Français; sachez au moins que dans leur voyage de touristes sur les bords du Rhin, les souvenirs que ni les grands villes, ni le fleuve majestueux, ni les châteaux élevés comme les nids d'aigle, ni toute la pompe d'une nature grandiose, n'avaient pu faire revivre, vos restes informes, et perdus sous les gazons, ont suffi pour les ramener.

EMILE PIERRET.

LE ZOUAVE.

Bataille de la Marne 1870-71

— Pas ce coup-ci, que tu tiendras ton pari! fit un petit Bellevillois qu'on appelait la Grenouille, et qui, avec son mousquet glabre, son maigre corps délogé dans l'uniforme de zouave aux braies bouffantes, le béchécia plantée en arrière de l'occiput, ouvrait dans un ricanement noir, une large bouche sans dents.

— Interviellé hanté les épaules, résigné aux plaisanteries qui couraient: — Son pari!... Trop content... pas pressé, hein! Galibois! — Arrivera le premier! Ira le plus loin!... Oui, à rebours, vent arrière! — Ah! il a des bonnes jambes, Galibois!... Pas les Prussiens qui le rattraperont!

Un juron étouffé, une brasse dans le regard, une main qui se crispait sur la baïonnette: c'est Galibois qui dévore sa rage. Avec ça qu'il n'a pas eu la frousse, les camarades! Autant que lui, plus que lui! Est-ce qu'il s'est avoyé tout seul, à Châtillon? Etait-il seul à pousser ces orbes d'orfraie? Et quand Ducrot galopant s'est jeté au milieu, d'eux, le poing levé, leur barrant la route, est-ce lui qui a filé en passant sous le ventre du cheval? Eh bien, oui! recule de la veille, soldat improvisé, c'est vrai qu'à Châtillon il a détalé: ses chevrons ras dressés d'horripilation, le cœur dans les culottes, saoul de courir, il s'était rué dans ce flot de panique qui était venu battre la porte de Montrouge, chevaux fous, ligurards sans fusils, pé-mêle sans noms de lâches. Il avait entendu les huées de la foule, de rudes mains l'avaient secoué, une femme lui avait craché au visage. On lui avait retourné sa veste, on l'avait affublé d'un bonnet de papier, on l'avait promené dans les rues, paquet honteux, épave humaine. Depuis l'on disait: "les zouaves de Châtillon."

Pourtant tout le régiment n'avait pas lâché pied. Le commandant Lévy en avait rallié une partie, le capitaine Jacquet une autre. Est-ce qu'à la Malmaison les zouaves n'avaient pas pris leur revanche? A quel régiment appartenait-elle donc, cette compagnie du commandant Jacquet qui s'était jetée héroïquement sur la Jonchère? Est-ce que les vieux soldats échalapés de Sedan, est-ce que les bleus, les pékins d'hier n'avaient pas lavé avec leur sang l'honneur du drapeau? Est-ce que lui, Galibois, n'avait pas reçu le second baptême du feu sans broncher, pâle, ou, les nerfs tressaillants, mais tiant son coup de fusil comme un autre, et ne s'avançant que par politesse, quand l'obus passait trop près? N'importe, on disait toujours: "les zouaves de Châtillon."

Dans les clubs, des héros de carrefour, de farouches desoc soc à tous crins faimoinaient contre eux; les journaux rouges les vilipendaient. Quand le régiment passait, sur un front de bandière, les officiers d'autres corps se suivaient gravement, soucieux, ment du regard; leurs soldats souriaient. Les marins, crânes dans leur col bleu, détonnaient leurs bonnes figures. Les gardes nationaux enfilaient les jones, roulaient des yeux féroces. On murmurait: "les zouaves de Châtillon."

Depuis, Galibois saignait. Plaie invincible, ulcère aigu. Il saignait. Une balle au côté, un coup de baïonnette l'eût fait moins souffrir. Comme il eût voulu voir couler son sang, chaud et rouge, rien que pour montrer qu'il en avait! Il saignait, mais en dedans. Dire qu'à cause de lui — que lui importait que les autres n'en aient pas été plus braves! — on pouvait ricaner sur leur passage! Dire qu'il n'osait pas regarder un général en face! Dire que toujours, partout, il suivait cette honte: il avait lui!

Ah! comme quelques semaines changent un homme! Aurait-il cru cela, quand l'épouvante lui mordait les moelles et lui mettait des ailes aux talons? C'est que, depuis, il avait vu, senti, compris. Il savait que Paris souffrait sans se plaindre, que Paris, dans le cercle de fer qui l'étouffait, ne pensait qu'à sortir, qu'à percer; il savait qu'on fondait des canons, qu'on fabriquait des fusils, que des femmes dans le noir des aub-s tardives patientaient des heures sous la pluie, dans la brume, aux queues des boucheries; il savait que Paris avait faim, avait froid, s'endormait dans les ténèbres de ses rues sans gaz, se reveillait à la fixe de lutter jusqu'au bout, de tendre la main aux armées de province, annoncées par le vol victorieux du pigeon blessé de Coulmiers! Et Galibois, cet humble, cet obscur, hier petit employé de fabrique, ridicule avec ses cheveux jaunes, son teint grêlé, son corps trop long et dégingandé, Galibois, qui n'avait rien du déluré hardi des "zouzous", Galibois; que sa douleur et sa gaucherie faisaient le saupré douloureux de la compagnie, Galibois, dans le grand saut de mar confus de cette heure tragique, dans sa pensée trouble,

avait entendu une petite voix nette, vibrante, impérieuse, inéluctable: sa conscience. Elle lui avait dit: — Galibois, tu t'es conduit comme le dernier des hommes, mais tu peux te racheter. D'autres ont eu peur, et de plus huppés que toi. Tu peux être un héros. Mais il faut le vouloir! Et Galibois s'était dit: — Je serai un héros! Et il avait déclaré aux camarades: — On se bat demain. Parlons que j'irai le plus loin quand on sonnera la charge! On avait bien ri! Un vieux chevronné lui avait donné, sur l'épaule, une tape à assommer un bouaf: — Sacré farceur! D'autres glosaient. Le petit Bellevillois dit "la Grenouille," en avait dansé sur les mains. On criait: — Le pari, qui tient le pari de Galibois? — Moi, dit une voix grave. Le cercle s'écarta devant l'adjudant Flert, un sauglier gris, retour d'Italie, de Chine et du Mexique, dix-huit ans de campagne, six médailles. Un silence s'était fait. L'adjudant avait des yeux sombres d'animal blessé, une crête de sang séchée sur la figure, en l'honneur de Châtillon où il n'avait pas rompu d'une semelle. Lui aussi, la débânde, l'humiliation de ce jour lui restaient sur le cœur. A la Malmaison, il avait été d'une bravoure insensée, cherchant dix fois la mort.

— C'est moi qui tiens ton pari, conscrit, et nous verrons bien si tu me dépasseras!

Personne n'avait souri. Mais, depuis hier, les quolibets étaient revenus, bourdonnants, taquins comme des guêpes. Il fallait bien s'amuser un peu. Ce n'était pas drôle d'être là, sans rien faire, pendant que de l'autre côté de la Marne, sur les plateaux, au fracas ininterrompu du canon grondant en tonnerre, les deux premiers corps de Ducrot, se jetaient sur Cœulley et Villiers, allaient enfoncer les Prussiens et, dans un gigantesque effort, faire un trou et passer, bien sûr! Et la petite voix disait: "Quel dommage! Ce n'est pas aujourd'hui, Galibois, que tu tiendras ton pari!" Et une autre voix insinuant: "Mais ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas? tu as bien le temps, après tout. Ce sera pour une autre occasion!" Et Galibois, entre l'amour de la vie et la résolution d'être un héros, ne savait s'il devait se réjouir ou être triste.

Sincèrement, il s'agit d'une autre fois, sera-t-il brave? Aujourd'hui, il le serait, il le sent, il en est sûr. Le courage, ça s'en vient, ça s'en va: on voit des hommes sous de bruit, de fumée, de sang; ils tuaient tout; puis, va te promener! on recule, on se colle dans un sillon, derrière un mur; la mort même, ne vous en décollerait pas: est-ce qu'on sait pourquoi? C'est irrésistible, c'est terrible. Non, non, il ne s'agit pas de causer, aujourd'hui. C'est le grand coup de torche. Paris sort! Paris trône! Que c'est bête pourtant d'être là, à piétiner, à se ronger les poings, pendant que les autres se battent! Alors, le 3e corps n'est bon à rien! A quoi pense le grand chef, leur vieux général d'Exéa? Si c'est parce qu'on voit des Saxons de l'autre côté de l'eau, sur les pentes, — même qu'ils fusillent nos pontonniers et nos marins, — eh bien! raison de plus, c'est le moment!

Pas la peine, sur les récriminations amères de Bell-mare, un lapin, celui-là! d'avoir passé la Marne, puisqu'on est revenu bredouille: demi-tour, autant! L'élan, l'enthousiasme, ça veut être servi chaud. Et Galibois se refroidit.

Tiens, qu'est-ce qui se passe? On rompt les faisceaux, on s'alligne. Par le flanc droit!

— En avant! crie l'adjudant Flert.

Oh! oh! il y a du nouveau. "En avant!" répètent des voix. Un officier d'ordonnance passe au galop. La division Belle-mare s'ébranle. Elle franchit les ponts, au tremblement de l'eau verte. Cette fois ça y est. On ne repassera pas sans combattre. Le cœur de Galibois saute à se rompre; une aneur frofle coule dans son dos. Il se répete: "Il faut vouloir, voir-loir, voir-loir!" comme s'il scandait: — Une! deux! Décidément c'est le village de Bry qu'on va emporter. Il y a assez longtemps que de là haut les Saxons tiraillent. Ils tiennent les pentes, le haut du village. Ce sera dur. Tant pis ou tant mieux! pense Galibois dont le cœur bat à la charge:

Y a-t'il goutte A boire A boire!

Fiert se retourne la compagnie débôte. Flert lève son saub. Fiert le regard dans les yeux.

— Allons! les zouaves! A l'écouli!

Un clairon sonne, les zouaves s'ébranlent, des coups de fusil partent des maisons; un obus fait sauter une porte et un pan de toit; pluie de médions. Des

Nouvelles confuses

New York, 7 juillet.—Une dépêche de Che-Foo au "Journal Advertiser" dit que l'on a recueilli de nouvelles de la mission méthodiste à Tung-Kua. Le lieu a été attaqué par une bande de Chinois et tout l'établissement a été démol.

Les filles converties au méthodisme ont été emmenées en captivité par les Boxers, après qu'il eurent tué leur prêtre. D'autres converties qui s'étaient attiré la haine des Boxers ont été séquestrées. C'est ce qui a empêché le massacre complet de tout l'établissement.

Pio Ting Hoo a été détruit par feu. La propriété des dévotionnaires a été détruite et des matifs convertis ont été brûlés. Pio Ting Hoo est saut. Un rapport digue de foi qui arrive annonce que Chu Wang est incarcéré.

Le commandant américain d'œuvre marchand chinois, Haechi, a eu fort à faire pour protéger un certain nombre de missionnaires, près de Teng-Clo-Fu. Le Haechi s'était caché; prié de s'échapper, il était prêt à l'embarquer pour le confondre en lieu de sûreté quand une canonnière russe a paru à l'horizon. Voyant un navire chinois être prêt à l'attaque, mais en voyant le drapeau américain en sautoir, il a disparu.

Les troupes indiennes, lanciers et infanterie, envoyées de Singapour, la plupart de braves l'athani habitant les montagnes, sur les bords de l'Afghanistan, arrivent en toute hâte pour secourir les assiégés.

Les bruits les plus effrayants continuent à arriver de Peking mais il est impossible d'en connaître la vraie source. Ce con d'ailleurs des bruits qui se répètent sans rien apprendre de nouveau.

Le correspondant considère tous les rapports comme douteux. Il n'est pas sûr que tous les étrangers aient été massacrés. Peut-être ne s'agit-il, dans toutes ces histoires qu'un élément, que de la saisition de Von Kettler.

Les réfugiés de Toux Chan sont arrivés ici. Tous sont sains et saufs, à l'exception d'un seul qui n'a pas voulu quitter la station. On ignore ce qu'il est devenu.

Les communications avec Tientsin sont interrompues.

Le nouveau chemin de fer New Guif et Ship Island.

Jackon, Miss., 7 juillet.—Le premier train de la ligne New Guif et Ship Island, entre Jackson et Gulfport, est entré dans Jackson, hier soir. Cette nouvelle ligne pénètre dans une des régions les mieux boisées du Sud, et une multitude de nouveaux hameaux s'y élèvent déjà le long de toute la route. Voilà deux ans que les travaux sont commencés. Ils embrassent une étendue de 200 milles.

Le nouveau chemin de fer New Guif et Ship Island.

Jackon, Miss., 7 juillet.—Le premier train de la ligne New Guif et Ship Island, entre Jackson et Gulfport, est entré dans Jackson, hier soir. Cette nouvelle ligne pénètre dans une des régions les mieux boisées du Sud, et une multitude de nouveaux hameaux s'y élèvent déjà le long de toute la route. Voilà deux ans que les travaux sont commencés. Ils embrassent une étendue de 200 milles.

Le nouveau chemin de fer New Guif et Ship Island.

Jackon, Miss., 7 juillet.—Le premier train de la ligne New Guif et Ship Island, entre Jackson et Gulfport, est entré dans Jackson, hier soir. Cette nouvelle ligne pénètre dans une des régions les mieux boisées du Sud, et une multitude de nouveaux hameaux s'y élèvent déjà le long de toute la route. Voilà deux ans que les travaux sont commencés. Ils embrassent une étendue de 200 milles.

Le nouveau chemin de fer New Guif et Ship Island.

Jackon, Miss., 7 juillet.—Le premier train de la ligne New Guif et Ship Island, entre Jackson et Gulfport, est entré dans Jackson, hier soir. Cette nouvelle ligne pénètre dans une des régions les mieux boisées du Sud, et une multitude de nouveaux hameaux s'y élèvent déjà le long de toute la route. Voilà deux ans que les travaux sont commencés. Ils embrassent une étendue de 200 milles.

Le nouveau chemin de fer New Guif et Ship Island.

Jackon, Miss., 7 juillet.—Le premier train de la ligne New Guif et Ship Island, entre Jackson et Gulfport, est entré dans Jackson, hier soir. Cette nouvelle ligne pénètre dans une des régions les mieux boisées du Sud, et une multitude de nouveaux hameaux s'y élèvent déjà le long de toute la route. Voilà deux ans que les travaux sont commencés. Ils embrassent une étendue de 200 milles.

Le nouveau chemin de fer New Guif et Ship Island.

Jackon, Miss., 7 juillet.—Le premier train de la ligne New Guif et Ship Island, entre Jackson et Gulfport, est entré dans Jackson, hier soir. Cette nouvelle ligne pénètre dans une des régions les mieux boisées du Sud, et une multitude de nouveaux hameaux s'y élèvent déjà le long de toute la route. Voilà deux ans que les travaux sont commencés. Ils embrassent une étendue de 200 milles.